

Le journal clandestin *No Importa* comme arme de résistance de *Falange Española*

PIERRE-PAUL GRÉGORIO

Université Jean Monnet (Saint-Étienne)

RÉSUMÉ

Falange Española fut déclarée illégale par le Gouvernement en mars 1936 après l'incarcération de ses principaux leaders, dont José Antonio Primo de Rivera. Pour les membres du parti, il s'agissait là d'une agression directe contre l'Espagne et la preuve d'un pouvoir sous la progressive emprise de l'influence soviétique, sur le point de gangrener la vie nationale. Aussi, la lutte ouverte contre le régime républicain s'engagea désormais, au nom d'un salutaire sursaut révolutionnaire national. La clandestinité se mua en résistance sans concession contre l'oppression incarnée par Manuel Azaña. Ce combat fut mené en dépit de l'interdiction de toute presse phalangiste. À cet égard, le journal *No importa* -rédigé depuis la prison par José Antonio et ses seconds- joua un rôle à la fois limité (seuls trois numéros parurent avant le 18 juillet 1936) et fondamental : fort de ses 12000 exemplaires par numéro, le journal confirma l'orthodoxie idéologique, légittima une hiérarchie politiquement paralysée et servit de guide opérationnel pour la mise en place d'une stratégie de la tension. Son discours fédérateur favorisa ainsi l'esprit de résistance et la mobilisation des énergies en vue de l'engagement définitif que, plus que jamais, *Falange Española* appelait de ses vœux en prélude à la victoire d'une Espagne «que empieza a amanecer».

ABSTRACT

Falange Española was declared illegal by the government in March 1936 after the imprisonment of its main leaders, including José Antonio Primo de Rivera. For the members of the party, this was a direct attack against Spain and the proof that power was increasingly under Soviet influence, which was about to corrupt the nation. Therefore, the open fight against the republican regime burst open in the name of a salutary and revolutionary national movement. Its clandestine nature was changed into an unyielding resistance against the oppression represented by Manuel Azaña. This battle was led in spite of the ban on all the fascist press. In this respect, the paper *No Importa* -written in prison by José Antonio and his lieutenants - played both a limited and fundamental role: limited as only three issues were published before July 18, 1936, and fundamental, since 12000 copies for each issue allowed it to confirm the ideological orthodoxy, to justify a politically paralysed hierarchy and to become an operational guide for the setting of a strategy of tension. Its unifying speech thus encouraged the spirit of resistance and the drafting of energy

towards the final commitment that was wished by *Falange Española* as a prelude to the victory of that Spain “que empieza a amanecer”.

Après le succès du Front Populaire aux élections de février 1936, les ennemis du système adoptèrent définitivement l'alternative d'un coup d'État militaire. Tout en ignorant, dans un premier temps, *Falange Española* : son programme politique n'était pas pleinement apprécié par la droite la plus conservatrice ou par la hiérarchie militaire. Par ailleurs, Primo de Rivera activa également la préparation de son propre coup de force. Il était l'aboutissement logique de la stratégie de la tension consubstantielle à la Phalange et dont l'accélération, depuis janvier, était rapportée par les quotidiens. Les provocations, agressions et autres assassinats se multipliaient avec, dans le rôle de victimes et/ou de bourreaux, des phalangistes, des communistes ou des socialistes. Les gouvernements de Azaña puis de Casares Quiroga prirent des mesures destinées à en finir avec le parti du marquis de Estella, dont l'agressivité croissante n'échappait à personne. Très vite, *Falange Española* dut basculer dans la clandestinité. En conséquence, l'exigence d'un moyen d'expression -de propagande- s'imposa d'elle-même et *No Importa* vit le jour¹. Malgré sa brève existence, trois numéros en mai et juin, il témoigne cependant de l'évidence pour José Antonio d'une déliquescence potentielle de son parti à très brève échéance². Harcelés par le gouvernement et par la gauche, perçus par la droite antirépublicaine comme des baroudeurs écervelés mais conjoncturellement utiles, les phalangistes affrontaient une période cruciale. *No Importa* devait aider à contrer toutes ces menaces. Le journal se voulait, à mots couverts, un appel à la résistance, mais toujours dans le combat sans concession. Une manière, en somme, de concilier une faiblesse criante et un discours offensif, tout en resserrant les liens hiérarchiques distendus. Avec une consigne sous-jacente : tenir en attendant l'Armageddon. Tout dans *No Importa*, de la mise en page aux analyses et commentaires, était tourné vers cet objectif unique.

LA CLANDESTINITÉ COMME AIGUILLON

Dès le 27 février, après une perquisition au siège du parti et la découverte de quelques armes, les scellés furent posés. Le 5 mars, l'hebdomadaire *Arriba* fut suspendu. Ces mesures laissaient clairement entendre à Primo de Rivera que « Falange estaba muy lejos de poder echarle un pulso al Estado republicano »³. Politiquement, le coup porté fut rude. Aussi, la seule option désormais retenue par la hiérarchie phalangiste fut le coup d'État. En solitaire ou en collaboration éventuelle avec d'autres forces antirépublicaines. Le 11 mars, une nouvelle perte dans les rangs phalangistes servit de justification à une riposte armée de grande ampleur. Le lendemain, l'attentat contre le député socia-

¹ Avec, pour sous-titre, *Boletín de los días de persecución*.

² *No Importa*, Reproducción facsímil, Madrid, Ed. Barbarroja, 1996.

³ J. Gil Pecharrromán, *José Antonio. Retrato de un visionario*, Madrid, Temas de hoy, 1996, p. 439.

liste Luis Jiménez de Asúa coûtâ la vie au policier qui lui servait d'escorte. Quarante-huit heures plus tard, les leaders phalangistes -José Antonio, mais aussi Ruiz de Alda, Sánchez Mazas et Fernández Cuesta- furent emprisonnés, d'abord dans les sous-sols de la Direction Générale de la Surêté, puis, à compter du 17 mars, à la *Cárcel Modelo* madrilène. Sans preuve matérielle de la participation phalangiste à l'attentat, les autorités se soucièrent surtout d'empêcher toute poursuite des activités terroristes de *F.E.*⁴. À compter de ce jour, « Falange declaraba guerra abierta al Gobierno y, antes de que se pronunciara la justicia, asumía la condición de organización clandestina »⁵. Entre avril et juillet, la Falange compta une quarantaine de tués et une centaine de blessés. Les pertes communistes et socialistes furent vraisemblablement encore plus lourdes. Pour les phalangistes, « así, a tiros, había que hacer frente a *los rojos* »⁶. José Antonio misa donc sur l'exacerbation d'une stratégie de la violence au service de la déstabilisation ultime du régime républicain. Toutefois, depuis sa cellule, il devait assurer la direction des opérations.

Malgré la clandestinité, les liens entre José Antonio et sa *Primera Línea* ne furent jamais coupés, ni même réellement perturbés. En effet, cette « prison modèle » se voulait avant tout progressiste, humaine. Les responsables pénitentiaires « concedían toda clase de privilegios a los internados, incluyendo amplias facilidades para recibir visitas »⁷, sans contrôle réel. Primo de Rivera profita de ces largesses pour organiser la lutte armée de *Falange Española*⁸. Aussi, les premiers jours d'incertitude passés, la voie de commandement fut rétablie « a través de enlaces, frecuentemente femeninos »⁹. Le transfert ultérieur à Alicante, le 5 juin, ne modifia que très partiellement ces avantages. En effet, il fallut attendre le 2 juillet, et la publication de plusieurs articles écrits par le chef phalangiste, pour que s'exerçât une certaine surveillance sur les visites¹⁰. Outre les aspects strictement politiques -définition des orientations, degré d'engagement dans la conspiration- et la stratégie de l'action armée contre le Front Populaire, Primo de Rivera en appela au nécessaire esprit de résistance des militants, sans doute fragilisés

⁴ Ce qui explique, en somme, les accusations pour le moins déconcertantes portées contre ses dirigeants. Dans le cas de Primo de Rivera, il s'agissait d'un laconique : « Detenido por fascista » (*Ibid.*, p. 442). Concernant les auteurs de l'attentat, ils prirent immédiatement la fuite vers la France, emmenés par Juan Antonio Ansaldo.

⁵ J. Gil Pecharromán, *op. cit.*, p. 460.

⁶ M. Penella, *La Falange teórica*, Barcelona, Planeta, 2006, p. 336.

⁷ S. G. Payne, *Falange. Historia del fascismo español*, Madrid, Sarpe, 1985, p. 118.

⁸ Manuel Valdés Larrañaga, arrêté en même temps que lui, se souvient : « Los que nos encontrábamos en la Galería de Políticos no estábamos sometidos a los horarios de los reclusos normales y podíamos bajar al patio a la hora que nos apeteciera [...] En cuanto a las visitas, además de las que recibíamos en nuestro locutorio general, el Director de la Cárcel permitía visitas en horas extras, previa su especial autorización » (M. Valdés Larrañaga, *De la Falange al Movimiento*, Madrid, Fundación Nacional Francisco Franco, 1994, p. 9).

⁹ J. Gil Pecharromán, *op. cit.*, p. 444.

¹⁰ Par ailleurs, fait ahurissant, la censure sur la correspondance de José Antonio ne fut appliquée qu'à partir du mois d'août. (*Ibid.*, p. 478)

et susceptibles d'être phagocytées par d'autres courants antirépublicains. Une semaine avant le premier *No Importa*¹¹, Primo de Rivera envoya une circulaire à toutes les unités phalangistes. Après le discours convenu sur le triomphe inéluctable et imminent, José Antonio exhorta ses camarades : « permaneced en vuestro sitio sin desmayo y reanudad en cuanto podáis la comunicación con vuestros inmediatos jefes »¹². Parallèlement, le développement du prosélytisme dans la société espagnole, « donde nuestra propaganda, hasta hace poco, había calado insuficientemente »¹³, ne fut pas davantage ignoré. Autant dire que l'exigence de la publication d'un journal clandestin s'invita assez vite dans les conversations entre prisonniers de marque et visiteurs avertis.

L'origine du titre du journal est loin de faire l'unanimité. Selon certains auteurs, il ferait allusion à un général du XVIIIe siècle qui, face à l'adversité, s'en remettait toujours à cette expression de son volontarisme¹⁴. Pour d'autres, « parece haber sido tomado de una cancioncilla ripiosa de los fascistas italianos, cuyo estribillo era un sonoro *me ne frega* »¹⁵. La mise en route de *No Importa* s'articule autour de Mariano García, ancien administrateur de *Arriba*, et du typographe Manuel Mateo, responsable de la *Central Obrera Nacional Sindicalista*. Les locaux de l'imprimerie Zoila Ascasibar, régentée par le phalangiste Alfredo Santo Domingo, secrétaire du syndicat de *Industrias Gráficas*¹⁶, furent utilisés dans un premier temps. Le choix de cette imprimerie n'aurait pas été dû au hasard : « las hojas del *No Importa* eran tiradas clandestinamente en la misma imprenta que la revista de la Dirección General de Seguridad »¹⁷ afin de perturber les inévitables enquêtes à venir. Cependant, un autre élément est également à retenir : par son emplacement, rue Martín de los Heros, l'imprimerie jouxtait la prison¹⁸. Tant que José Antonio resta dans la capitale, les épreuves du bulletin pouvaient lui être ainsi soumises avec un moindre risque d'interception.

Outre José Antonio, participèrent également à l'élaboration du bulletin Juan Aparicio, Felipe Ximénez de Sandoval, José María Alfaro et Raimundo Fernández Cuesta. Sans oublier le futur directeur du *Arriba* de l'après-guerre, Ismael Herráiz. Par ailleurs, les liens avec *Ya*, le quotidien de la *Editorial Católica* et proche de la CEDA, étaient assez forts. Après Herráiz et Aparicio, rédacteurs du *Ya*, Joaquín Arrarás, sous-directeur,

¹¹ Daté du 20 mai, il ne fut cependant diffusé qu'à partir du 3 juin.

¹² « Circular a todas las jefaturas territoriales, provinciales y de las J.O.N.S. », dans M. Primo de Rivera y Urquijo, *Papeles póstumos de José Antonio*, Barcelona, Plaza y Janés, 1996, p. 316.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Cf. J.L. Jerez Riesco, *El Madrid de la Falange*, Madrid, Actas, 2006, p. 278.

¹⁵ M. Penella, *op. cit.*, p. 336. L'expression italienne signifie, plus exactement, « je m'en f... ».

¹⁶ De ses ateliers sortirent également quelques numéros de *La conquista del Estado* ou de *Haz*.

¹⁷ G. Morales, « No importaba ayer, no importa hoy », *No Importa*, reproduction facsimil, *op. cit.*

¹⁸ « El recinto [de la Modelo] ocupaba una gran manzana, limitada por las calles de Moret, Martín de los Heros, Romero Robledo y la plaza de la Moncloa », J.L. Jerez Riesco, *op. cit.*, p. 460.

fournit également des textes. De plus, les nouvelles et les brèves publiées provenaient de l'agence Logos, elle-même dans le giron de la *Editorial Católica*. Les frais de publication du bulletin, « sufragados por la mujer de Julio [Ruiz de Alda], Amelia Azarosa, quien fue detenida a la salida de una visita a la Cárcel Modelo tras entrevistarse con su marido, el 28 de junio de 1936 »¹⁹, étaient d'environ 600 pesetas. Restait enfin la question de la diffusion. Deux voies furent empruntées pour écouler les 12000 exemplaires tirés à chaque occasion. Tout d'abord, en main propre. Le problème du transport fut résolu grâce aux militantes de la *Sección Femenina* « quienes llevaban los paquetes de un lado para otro, escondidos en cochecitos de niño y en cunas ambulantes »²⁰. La voie postale fut également utilisée, « enviándolos en sobres de propaganda comercial de lo más inocuo »²¹. Une fois toutes ces questions réglées, restait encore l'essentiel : parvenir à synthétiser en un minimum de lignes un discours à la fois porteur d'espoir et mobilisateur des énergies. Un discours de résistance et de combat.

UNE OPTIMISATION MAXIMUM DE L'ESPACE

No Importa ne comporta que quatre pages. C'est dire que cette exigüité obligea inmanquablement les rédacteurs à trier les nouvelles en fonction de leur utilité dans le combat. En d'autres termes, en l'occurrence, résister rimait avec s'adapter, aussi bien dans la forme que sur le fond.

Sous l'en-tête, la première page contenait des articles qui pouvaient faire office d'éditorial : « El Gobierno fuera de la ley »²², « Justificación de la violencia »²³ et « Vista a la derecha »²⁴. Julio Ruiz de Alda rédigea le deuxième et Primo de Rivera les deux autres²⁵. Le numéro intermédiaire annonçait, par ailleurs, son transfert inattendu vers une destination inconnue : « El Jefe Nacional de Falange Española y cinco camaradas más, son sacados violentamente de la cárcel Modelo de Madrid y trasladados a sitio desconocido »²⁶. Ce long titre traduisait l'exercice de style auquel se livraient les rédacteurs : condenser l'essentiel d'une information en un minimum d'espace. En effet, même dans l'urgence, sa lecture permettait de connaître instantanément la situation du parti. La

¹⁹ 70 aniversario del asesinato de Julio Ruiz de Alda, <http://www.lafalange.org/>, 27/08/2006. Avec son interdiction d'activité politique, *Falange Española* perdit les subventions que le régime mussolinien lui accordait.

²⁰ J.L. Jerez Riesco, *op. cit.*, p. 280.

²¹ *Ibid.* Selon cet auteur, fidèle phalangiste, ces militants auxquels son œuvre est dédiée, ne manquaient ni d'humour, ni d'insolence : pour chacun des trois numéros parus, un exemplaire fut envoyé à Santiago Casares Quiroga, président du Gouvernement, et à José Alonso Mallol, Directeur général de la DGS.

²² *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

²³ *No Importa*, Madrid, 06/06/1936.

²⁴ *No Importa*, Madrid, 20/06/1936.

²⁵ « *Vista a la derecha* » fut écrit de sa prison d'Alicante.

²⁶ *No Importa*, Madrid, 06/06/1936.

suite de l'article n'était finalement qu'une description des réactions provoquées par un tel départ à l'intérieur de la prison madrilène. Cependant, la composition de ces premières pages, même succinctes, œuvrait au service de cette volonté d'homogénéisation des capacités de résistance avant l'offensive finale.

En effet, avec son titre « El Gobierno fuera de la ley », *No Importa* désignait le seul vrai ennemi de l'Espagne et, en conséquence, de *Falange Española*. Sourd aux exigences des tribunaux, qui avaient jugé licites les statuts du parti, le gouvernement continuait d'imposer son veto. En dénonçant cet « atropello gubernativo »²⁷, *No Importa* accusait le Front Populaire de sombrer dans l'abus de pouvoir caractérisé, propre aux dictatures. Ce fut donc en toute logique que la « justificación de la violencia » du 6 juin déculpabilisait, si besoin était, les responsables des exactions passées. Parallèlement, le héros du *Plus Ultra* encourageait les fidèles et les néophytes à intensifier cette « dialectique des poings et des pistolets » dont José Antonio s'était fait le chantre en octobre 1933²⁸. Cette « persécution » ne serait donc pas synonyme de victimisation. Résister à l'arbitraire supposait la mise en œuvre d'une stratégie de harcèlement du pouvoir oppresseur. Néanmoins, les dirigeants phalangistes se montraient conscients du caractère potentiellement dangereux de cette exaltation de la violence. Non pas en raison des pertes inévitablement engendrées dans leur organisation. La mythologie des *caídos* restait, bien au contraire, un pilier fondamental du credo phalangiste auquel *No Importa* ne manqua pas de souscrire²⁹. Les réticences émanaient plutôt de la prévisible instrumentalisation par la droite antirépublicaine³⁰. D'où l'ordre péremptoire -« Vista a la derecha »- lancé par José Antonio dans le dernier numéro du bulletin. En déclarant publiquement, quatre jours auparavant, sa nouvelle foi fasciste, José Calvo Sotelo indiquait que les monarchistes *alfonsinos* tentaient certainement une manœuvre de récupération. Par conséquent, il convenait d'affirmer fermement que « la Falange

²⁷ *No Importa*, Madrid, 20/05/1936. Le bulletin faisait référence à la décision de justice du Tribunal de Urgencia qui avait jugé infondée la sentence à l'encontre de F.E. Par contre, il taisait ses recommandations quant au maintien en détention des phalangistes, eu égard à leur dangerosité démontrée.

²⁸ Signe d'une diffusion particulièrement large du bulletin clandestin, Ruiz de Alda « recibió centenares de telegramas de felicitación » (S. G. Payne, *op. cit.*, p. 119).

²⁹ Dans cette même logique, l'assassinat politique ne perturbait en rien Primo de Rivera, l'avocat. Cependant, il refusait de voir des phalangistes incarcérés inutilement. La perte de liberté ne serait profitable au parti qu'en cas de meurtre d'un des hommes forts de la République (Cf. P. Preston, *Las tres Españas del 36*, Barcelona, Plaza y Janés, 1999, p. 140). Toutefois, José Antonio en personne interdit un attentat contre Largo Caballero qui, à l'époque, se rendait seul au chevet de sa femme, gravement malade : « no habría manera de encajar un acto así en el esquema de la violencia «caballeresca» del fascismo teórico » (M. Penella, *op. cit.*, p. 336). En cherchant à préserver l'image d'un prétendu romantisme violent, José Antonio exerçait également une pression psychologique sur les militants : il restait le seul à définir le Bien et le Mal.

³⁰ Les positions et commentaires du journal *ABC* depuis le 16 février précédent en témoignaient (Cf. PP. Grégorio, «1933-1936 : Falange Española dans *ABC* de Madrid», dans *Transformations discursives* : textes réunis par M. De Lope, Aix-en-Provence, Cahiers d'Études Romanes (4), 2000, p. 115-154).

no es una fuerza cipaya »³¹. En fait, même de manière très synthétique, ces premières pages encourageaient les lecteurs potentiels à s'engager dans la résistance active aux agressions du Gouvernement. À l'heure où les bruits d'un coup d'État militaire s'amplifiaient³², il était manifestement primordial pour *Falange Española* de ne pas adopter une position attentiste, synonyme de déclassement politique inéluctable dans la future Espagne. En effet, au cours des tractations secrètes avec Emilio Mola, Primo de Rivera exigea la mainmise idéologique sur le mouvement insurrectionnel en marche, « y ése era un compromiso que Mola, que no simpatizaba con el nacionalsindicalismo y quería libertad de acción política, no estaba dispuesto a asumir »³³. C'est pourquoi ces articles alimentaient à leur manière un espoir réel, vital contre le découragement suicidaire que ces « días de persecución » pouvaient provoquer. Ainsi, le premier numéro du bulletin soulignait-il que rien ni personne ne pourrait légitimement entraver l'accomplissement de la mission nationale dévolue à *F.E.* Les moyens pour y parvenir étaient énoncés dans le deuxième. Quant au dernier article de la série, il envisageait implicitement un lendemain victorieux -donc un avenir certain- puisqu'il sous-entendait une supériorité morale désormais reconnue. Ainsi donc, cet appel à la résistance, politique ou armée, signifiait que le temps présent ne serait pas synonyme de résignation. Dans le vocabulaire phalangiste, la résistance passive était une incongruité. La poursuite obstinée du combat, même avec des moyens de fortune, légitimait l'action menée depuis 1933 et donnait un sens à celle qui s'engagerait très bientôt. En somme, et plus concrètement, chaque bulletin apparaissait comme le manuel du bon militant phalangiste clandestin.

Pour cette Phalange traquée et déstabilisée, sa survie dépendait de sa capacité à se singulariser des autres forces de la droite antirépublicaine. Il fallait prouver que, malgré les entraves, le parti restait le seul à oser encore dire la vérité. La section « Tachado por la censura », nourrie par les nouvelles de l'agence Logos, s'y consacrait. De la sorte, *No Importa* pourfendait le contrôle de l'information par un pouvoir manifestement dictatorial. En fait, il s'agissait avant tout d'exalter les différents événements en Espagne -actions, agressions, représailles, ...- dont les phalangistes étaient victimes ou héros. Ainsi, le bulletin louait ces phalangistes provocateurs qui, à Orihuela, avaient débaptisé une rue pour la renommer « Calle de José Antonio Primo de Rivera »³⁴. Toutefois, les implications plus politiques des nouvelles ne manquaient pas. En effet, en fustigeant les exactions commises par communistes et socialistes, *No Importa* dénonçait la passivité des autorités, voire leur complicité. Dans sa dernière parution, le journal demandait

³¹ *No Importa*, Madrid, 20/06/1936. Paradoxe d'une époque troublée : qualifié de « madrugador », Calvo-Sotelo répondit à cette mise en cause par voie de presse, à travers le journal *La Época*. De toute évidence, *No Importa* jouissait d'une diffusion -et d'une écoute- largement supérieures au poids politique réel de *Falange Española*.

³² Quarante-huit heures avant son incarcération, José Antonio avait eu un entretien avec Franco. Par ailleurs, il maintenait des contacts avec Emilio Mola.

³³ J. Gil Pecharromás, *op. cit.*, p. 473.

³⁴ « Una lápida que se transforma », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

ainsi ouvertement « ¿ Quién gobierna en España ? »³⁵. En définitive, la lutte devait également prendre la forme d'une information prétendument sincère et sans tabou. Le manichéisme inhérent à l'action nationale jugée rédemptrice et, plus largement, à la démarche intellectuelle du parti, exonérait d'emblée de toute exigence d'objectivité. Résister signifiait alors proclamer une vérité d'autant plus impossible à contredire, qu'il était logiquement impossible d'en vérifier l'origine. D'autant plus indiscutable, en outre, que les fidèles lecteurs de la feuille phalangiste n'hésitaient pas à croiser le fer avec leurs ennemis jurés³⁶. Ou à prendre des risques pour faciliter la diffusion de ces informations³⁷. En lisant ces nouvelles, le militant se les appropriait. En les colportant à son tour, il les rendait crédibles par sa volontaire mise en danger : nul n'était censé accepter son propre holocauste au nom d'un mensonge. D'ailleurs, une autre section, « Cuadro de honor », présente dans les trois numéros reprenait les noms de ceux qui quittaient « el servicio activo de la F.E. de las J.O.N.S con la muerte »³⁸. D'une austérité spartiate dans le bulletin du 20 mai, ce tableau d'honneur s'ornait, un mois plus tard, d'une croix et jouissait d'une typographie visuellement plus marquante. Cependant, la résistance armée exigeait avant tout de la discipline. La rubrique « Consignas » s'employait à la maintenir.

Elle rappelait à la fois les précautions à prendre « para la difusión de este folleto »³⁹ et invitait les phalangistes à établir consciencieusement des listes noires « para que la justicia se distribuya adecuadamente »⁴⁰. Mais, plus curieusement, elle mettait en garde contre les apprentis phalangistes. Sans autorisation ni légitimité aucune, ces derniers empruntaient la rhétorique de *Falange Española* pour produire des tracts indésirables qui confondaient « una simpática colección de bobaditas » avec les 27 points du programme du parti⁴¹. La lutte contre l'oppresseur exigeait manifestement que l'on préservât l'orthodoxie idéologique, seule garante d'une totale pureté d'esprit. Par ailleurs, les bulletins étaient émaillés de consignes lapidaires qui, insérées entre les différentes rubriques, faisaient office de mots d'ordre d'une hiérarchie omniprésente malgré l'emprisonnement. Elles devaient permettre de préserver le lien avec une base dont

³⁵ *No Importa*, Madrid, 20/06/1936.

³⁶ « Choque entre comunistas y nacionalsindicalistas », *Ibid.*

³⁷ Même une fois la guerre éclatée : Agustín de Foxá crut ainsi sa dernière heure venue lorsque, au cours d'une perquisition à son domicile, des miliciens faillirent trouver une centaine d'exemplaires de *No Importa*. (Lettre de Agustín de Foxá à son frère Jaime, le 12 septembre 1936. Citée par T. Luca de Tena, *Papeles para la pequeña y la gran historia*, Barcelona, Planeta, 1999, p. 231).

³⁸ *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ « Listas negras », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936. Plus que de justice, il s'agissait à l'évidence de vengeance et de représailles. Par exemple, contre le Président de la Cour qui condamna Primo de Rivera à cinq mois de prison pour possession d'armes.

⁴¹ « Haga usted cinco copias », *No Importa*, Madrid, 20/06/1936.

les rangs grossissaient inopinément⁴². L'importance de ces maximes se concrétisa par leur nombre croissant. Si le premier *No Importa* n'en contenait qu'une seule, d'ordre purement politique⁴³, le dernier en comportait déjà quatre qui touchaient aussi bien à la propagande -« Obreros de la C.N.T.: las milicias rojas están al servicio del gobierno ruso, que ha fusilado a 100 000 anarquistas »⁴⁴- qu'à la mise en place d'une stratégie de combat : « Camaradas: vigilad los movimientos de cada uno de los alistados en las milicias rojas de vuestra ciudad »⁴⁵. Manifestement, pour les leaders phalangistes, résister dans la clandestinité supposait non seulement appliquer la loi du Talion, mais également semer la zizanie entre les forces ennemies. Dernier aspect, le premier bulletin offrait une rubrique plus humoristique, à l'ironie acerbe et l'insulte facile. Ces « Taponazos » annonçaient ainsi que « todas esas formaciones con camisitas rojas y contoneo de caderas son temibles por ahora, como las coristas de Celia Gámez »⁴⁶. Ne restaient plus que les articles plus politiques dont les titres - « ¿ Un fascismo de Azaña y Prieto ? »⁴⁷ ; « El robo de las actas de Cuenca »⁴⁸ ; « La Falange, lícita; el Gobierno, faccioso y cobarde »⁴⁹- laissaient croire à une information complète et immédiatement assimilée, sans l'exigence d'une lecture attentive du texte lui-même.

En somme, la clandestinité supposa une réorganisation dans l'urgence des structures du parti et de ses voies de liaison. Dans ce contexte, la réussite de la stratégie de résistance, en attendant le soulèvement imminent, se mesurait à la capacité à éviter l'isolement des « centurias ». En ce sens, le rôle de *No Importa* était essentiel pour José Antonio : la qualité majeure de l'information distillée devait être moins sa véracité prouvée que son efficacité opérationnelle. La composition même du bulletin -resserrée, austère, percutante- devait donc stimuler le désir sans cesse renouvelé d'affronter l'ennemi. Et ce, en dépit de toutes les vicissitudes que la propagande du parti affirmait passagères. La lutte engagée ne pourrait être menée jusqu'à son terme que par le biais d'une mobilisation sans faille de toutes les volontés. De ce fait, l'absence de nuance dans le discours produit ne pouvait étonner le lecteur. *No Importa* présentait ouvertement une Espagne en noir et blanc. Une Espagne aux portes de la guerre.

⁴² En effet, sous l'impulsion de Serrano Suñer, des centaines de « chemises vertes » de la JAP, les jeunesses de la CEDA, passèrent à la Phalange.

⁴³ « Cuidado con los corporatismos, los totalitarismos y otras monsergas », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

⁴⁴ *No Importa*, Madrid, 20/06/1936.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *No Importa*, Madrid, 06/06/1936.

⁴⁹ *No Importa*, Madrid, 20/06/1936.

UN DISCOURS RÉDUCTEUR : NE PAS PENSER POUR MIEUX AGIR

Dans *No Importa*, tout était manifestement passé au crible de la fonctionnalité dans le but de conditionner un lecteur assimilé à un combattant. Le discours diffusé reprenait un nombre limité d'idées-clé qui renvoyaient systématiquement à une perception duelle de la vie politique nationale -ou de la vie, tout court. L'appréhension de l'actualité de ces quatre semaines et demie était simplifiée dans ses concepts. Le doute ne pouvait exister. Outil de propagande, *No Importa* remplissait pleinement sa fonction malgré la carence de moyens. Toute idée de compromis était écartée, aussi bien avec l'ennemi qu'avec les éventuels alliés. Pour *Falange Española*, la seule alternative possible était de s'imposer ou de périr. En donnant à la radicalisation des esprits une dimension éthique, *No Importa* banalisait un jusqu'au-boutisme dont dépendait la légitimité d'une organisation apte à l'affrontement armé, mais fragilisée dans le domaine politique. Pour vaincre politiquement, *F.E.* devait d'abord s'imposer par la force. Il lui fallait donc terroriser l'ennemi pour ne pas plier. Il convenait alors de se débarrasser définitivement de tout scrupule moral indu. Ce paravent de violence accrue cachait la délicate situation d'une organisation disloquée, où la fraternité dans le combat devenait le meilleur ciment de la cohésion interne.

C'est dans cette optique qu'il faut comprendre l'exaltation systématique, non dénuée de joyeuse fierté, de la recherche quotidienne de heurts avec les milices « rouges ». Les comptes-rendus et les descriptions d'opérations commando, d'emprisonnements abusifs mais crânement supportés ou de sanglantes actions de représailles en témoignaient⁵⁰. Comme l'affirmait le dernier numéro de *No Importa*, tous ces avatars s'inscrivaient dans une logique de transcendance de *Falange Española*, consciente de « tener a su lado la justicia de la Historia »⁵¹. D'où, au nom des générations passées et futures, un devoir de résistance du parti, « [que] acepta el reto con su grito sereno y seguro: ¡Arriba España! »⁵², contre les fossoyeurs de l'identité nationale. En somme, l'article de Ruiz de Alda avait permis de donner une forme héroïque et un sens moral, au-delà de la simple « justification », à l'état de permanente tension nationale que la *Primera Línea* nourrissait. Cette entreprise de déstabilisation s'avérait d'autant plus légitime que le Gouvernement « se da prisa en aniquilar todo aquello que pueda constituir una defensa de la civilización española y de la permanencia histórica de la Patria »⁵³. Plus qu'une question politique, il était désormais question d'engager le combat ultime pour la survie de l'Espagne. La rhétorique phalangiste, partagée en partie par la droite anti-

⁵⁰ « Un falangista muerto y vengado », *No Importa*, Madrid, 06/06/1936. Il y était précisé que l'action punitive avait été menée « con armas de fuego y blancas », en réponse à l'agression mortelle contre deux phalangistes « por unos veinticinco o treinta comunistas ».

⁵¹ « La Falange, lícita; el Gobierno faccioso y cobarde », *No Importa*, Madrid, 20/06/1936.

⁵² *Ibid.*

⁵³ « Justificación de la violencia », *No Importa*, Madrid, 06/06/1936.

républicaine, se muait en cri de ralliement. Les monstres du Front populaire ne parviendraient pas à leurs fins car « la Falange se les ha plantado en medio »⁵⁴. La belligérance déclarée de Casares Quiroga contre le fascisme permit à Ruiz de Alda d'ériger les phalangistes en martyrs de la cause nationale, étrangers à toute exacerbation irréfléchie de la haine et de la mort. Cependant, contrairement aux chrétiens des catacombes, ils ne tendraient par l'autre joue. Le point de non retour était désormais atteint : « YA NO HAY SOLUCIONES PACÍFICAS. La guerra está declarada »⁵⁵. Toutefois, le pilote du *Plus Ultra* différenciait sans ambages violences subies et infligées. Si les premières -« los asesinatos, los incendios, las tropelías »⁵⁶- étaient la conséquence d'une subversion orchestrée par l'Étranger, *Falange Española* s'enorgueillissait, au contraire, de « nuestra santa violencia »⁵⁷. Plus graphiquement, le premier numéro du bulletin avait clairement montré la voie légitime à suivre : « Un ejemplo para los pueblos de España: Carrión de los Condes »⁵⁸. L'appel à la mobilisation était définitif. Et d'autant plus juste qu'il était la concrétisation naturelle de toutes les valeurs que *Falange Española* affirmait défendre. Celles-ci devaient permettre de décupler l'auto-estime dans un si sombre contexte.

Face à l'acharnement destructeur et à l'arbitraire, la détermination et la force de caractère viendraient à bout de « todos los obstáculos, todos los enemigos, todas las traiciones »⁵⁹. Si les politiciens de la IIe République se savaient coupables de lâcheté et de déshonneur, les chemises bleues proclamaient que « ni nos arañó la corrupción de la estupidez, ni nos amedrenta la amenaza incesante »⁶⁰ : le sens de l'honneur national ne survivait, en somme, que par eux. Ce qui, par ailleurs, expliquait la générosité propre aux héros phalangistes, conscients « que cada individuo del haz juega toda su sangre y toda su libertad por la gloria de la Patria »⁶¹. Car, insistait le bulletin, ces élites républicaines étaient réfractaires à tout semblant de « sentimiento nacional auténtico »⁶². La dichotomie unité/désintégration se déclinait également sous la forme patriotisme/trahison. En effet, le Gouvernement n'avait qu'un seul objectif politique « amoldarse en todo a los deseos del Komintern »⁶³. Contrairement au militant de gauche, le pha-

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.* En majuscules dans le texte.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ « Desde el 16 de febrero han sido asesinados cuarenta camaradas de la Falange... », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936. Quelques jours auparavant, ce village de la province de Palencia avait été le théâtre du lynchage public, par pendaison, du président de la *Casa del pueblo* et de quelques membres de la UGT, après la mort d'un phalangiste lors d'affrontements avec des paysans socialistes.

⁵⁹ « No pueden con nosotros », *No Importa*, Madrid, 06/06/1936.

⁶⁰ « El círculo de hierro y el círculo de fuego », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

⁶¹ « ¿ Un fascismo de Azaña y Prieto ? », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

⁶² *Ibid.*

⁶³ « Largo Caballero decreta la clausura de los locales de la C.N.T. », *No Importa*, Madrid, 06/06/1936.

langiste s'inscrivait volontairement dans une démarche collective, sans pour autant lui abandonner son identité. De même, à l'inverse du partisan de la droite réactionnaire, il se savait insensible à l'égoïsme puisque sa vie ne valait que par sa contribution à une cause authentiquement nationale et non de classe. La clandestinité avait creusé définitivement un abîme infranchissable entre *Falange Española* et les autres courants politiques. À la première, la pureté de l'idéal « [que] germina entre la anarquía y la democracia »⁶⁴, aux autres, les turpitudes de l'opportunisme. En effet, les usurpateurs monarchistes découvriraient à leurs dépens que « aunque el «madrugador» triunfara, le serviría de poco su triunfo. La Falange [...] se le volvería de espaldas »⁶⁵. Quant aux machiavels de gauche, leurs ridicules tentatives de récupération des idéaux phalangistes étaient d'emblée vouées à l'échec. *No Importa* condamnait « ese fascismo disimulado y falseado, tanto que quieren llamarlo de izquierda, como si el fascismo, que es una totalidad, admitiese motes parciales como una 'memocracia' cualquiera »⁶⁶. Le lecteur devait s'en convaincre : en tant que phalangiste, il incarnait la vérité puisque, de partout, les vautours accouraient pour se repaître de son idéal. Aussi, les épreuves imposées par les circonstances seraient le creuset d'une nouvelle élite aux antipodes de la médiocrité et la bassesse régnautes.

En fait, face au danger potentiel de dislocation, il fallait garder la foi en un combat d'autant plus âpre, que la démarche de *Falange Española* « irrumpe como un fenómeno desconocido »⁶⁷, selon Ruiz de Alda. D'où son originalité authentiquement révolutionnaire. En effet, le parti n'avait cure des volontés éparses, conjonctuellement réunies. Il avait vocation à modeler les hommes de demain : « trata de formarlos por entero, de infundirles, religiosamente, una moral, un estilo, una conducta »⁶⁸. Comme le voulait Primo de Rivera, le phalangiste accompli était moine et soldat à la fois. Au-delà de la simple propagande, cette affirmation renfermait simultanément un message et une injonction. L'ordre était en effet donné de ne jamais reculer, de ne jamais céder, sous peine de faillir au code moral du parti : tout phalangiste devait pouvoir compter sur un camarade, en toutes circonstances. En conséquence, l'espoir restait toujours présent. Cette solidarité face au danger devait ainsi façonner la conduite de chacun par ces temps troublés. Les lauriers n'en seraient que plus beaux car, avec la victoire, le triomphe du Bien absolu -inhérent au manichéisme obsessionnel du discours- s'accompagnerait du renouveau tant espéré.

Tous les domaines de la vie nationale seraient ainsi bouleversés par cette nouvelle morale qui exaltait une intransigeance réfractaire à toute clémence. L'empire de la

⁶⁴ « ¿ Un fascismo de Azaña y Prieto ? », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

⁶⁵ « Vista a la derecha », *No Importa*, Madrid, 20/06/1936. José Calvo Sotelo était prévenu.

⁶⁶ « ¿ Un fascismo de Azaña y Prieto ? », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

⁶⁷ « Justificación de la violencia », *No Importa*, Madrid, 06/06/1936.

⁶⁸ *Ibid.*

civilisation s'imposerait à la barbarie. Non seulement dans la sphère des abstractions philosophiques, mais également dans chaque acte au quotidien, au sein du foyer ou dans la rue⁶⁹. L'engagement serait donc total. C'est en ce sens que *Falange Española* s'affirmait comme la seule vraie force révolutionnaire en Espagne, sourde aux sirènes des discours surannés. *F.E.* ne se reconnaissait dans aucun mouvement « confusamente reaccionario. Mejor queremos la clara pugna de ahora que la modorra de un conservadurismo grueso y alicorto »⁷⁰. La révolution nationale que réclamait l'Espagne, se faisait « desde la calle, con el pecho a las balas »⁷¹. Aussi *Falange Española* était-elle isolée et cernée. En d'autres termes, loin d'être un signe de faiblesse, ces moments sombres devenaient la preuve, par le sacrifice, du caractère visionnaire du credo phalangiste. Cette résistance à la déchéance nationale, dans la souffrance et la mort, ne serait pas inutile car « con sangre, que es como se enjugan las culpas, hemos comenzado a levantar el andamiaje de la España que resucitará nuestro ser tradicional y constante »⁷². Une promesse d'éternité, en somme.

VERS LA GUERRE

Le quatrième bulletin aurait dû paraître le 16 juillet. La découverte de l'imprimerie clandestine par la Police avait certes entravé sa mise en route, mais une solution de rechange dans le voisinage de la précédente -l'imprimerie Ferga, rue Ventura Rodríguez- avait immédiatement pris le relais. À l'annonce de l'assassinat de Calvo Sotelo, José Antonio donna l'ordre de retarder la parution afin d'y insérer une analyse sur les conséquences d'un tel acte⁷³. La suite des événements mit définitivement fin au journal. Ses trois uniques numéros furent cependant le signe d'une volonté renforcée d'en découdre avec le Gouvernement et avec les forces politiques qui, selon *Falange Española*, le tenaient en otage. Les moyens exigus dont disposaient les rédacteurs provoquèrent un nécessaire resserrement des informations fournies. En fait, la place de l'analyse fut purement anecdotique. Plongés dans une ambiance de guerre ouverte, les phalangistes de *No Importa* ne cherchèrent ostensiblement qu'à mobiliser les énergies, à maintenir un esprit de combat par le biais d'une discipline de parti affirmée. Il était donc plus question de propagande et de conditionnement que d'information. C'est dire, cependant, l'importance d'une telle brochure. Décapitée et traquée, *Falange Española* s'en remit partiellement à ce journal clandestin pour donner un nouveau sens à la stratégie de la tension que ses partisans n'avaient quasiment jamais cessé de mettre en œuvre. Il ne s'agissait plus uniquement de déstabiliser le régime républicain mais de prouver

⁶⁹ « Contra ciertos bellacos socialistas », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

⁷⁰ « Vista a la derecha », *No Importa*, Madrid, 20/06/1936.

⁷¹ « ¿ Un fascismo de Azaña y Prieto ? », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

⁷² « El círculo de hierro y el círculo de fuego », *No Importa*, Madrid, 20/05/1936.

⁷³ Cf. J.L. Jerez Riesco, *op. cit.*, p. 247.

que le soulèvement à venir devrait compter sur la Phalange : politiquement, idéologiquement et militairement. En s'opposant par les armes aux forces pro-républicaines, les phalangistes gagnaient leur droit à jouer un rôle de premier plan -du moins, l'espéraient-ils- dans l'Espagne de l'après-coup d'État. Aussi, ce bulletin « de los días de persecución » fut-il finalement un levier de résistance dans l'attente des jours meilleurs. Une paradoxale résistance par l'offensive tous azimuts. Dans un digne isolement, volontairement recherché en apparence, et nourri d'une intransigeance jugée salutaire, blanchissant à toute sorte de violences. C'est sans doute pourquoi, dans le discours, le champ lexical de la résistance fut inexistant. Résister évoquait implicitement une situation de faiblesse, de soumission forcée aux événements extérieurs. Rien de plus éloigné du credo phalangiste. L'appel à la recrudescence des attentats ou des agressions se voulait donc le signe de la force dévastatrice qu'allaient devoir affronter le Gouvernement et ses commanditaires. Il n'était, en réalité, qu'un aveu d'une infériorité assumée, travesti en menaces vengeresses. Malgré des adhésions en hausse, *Falange Española* restait minoritaire, en effet, au sein des courants conspirateurs. Elle inspirait la méfiance, voire l'hostilité, aux généraux putschistes. De surcroît, elle était même dans l'impossibilité de revendiquer l'exclusivité des actions violentes⁷⁴. Autant dire que *Falange Española* pouvait craindre un succès du Front Populaire mais, également, une victoire de la droite réactionnaire. Finalement, marqué par ses consignes et son manichéisme oppressant, *No Importa* tenta de prouver aux ennemis de *Falange Española*, de droite comme de gauche, qu'elle saurait toujours s'adapter pour survivre. Et la victoire promise viendrait. En d'autres termes, le journal se voulut l'emblème d'une résistance exemplaire dans la clandestinité. De ce creuset dont naîtrait vraiment l'Espagne que empieza a amanacer.

⁷⁴ Si les membres des JAP étaient nettement moins enclins à engager le fer dans la rue avec les forces de gauche, il en allait tout autrement des traditionalistes.

BIBLIOGRAPHIE

- GIL PECHARROMÁN J., *José Antonio. Retrato de un visionario*, Madrid, Temas de hoy, 1996.
- GRÉGORIO PP., «1933-1936 : *Falange Española* dans *ABC* de Madrid», dans *Transformations discursives* : textes réunis par M. De Lope, Aix-en-Provence, Cahiers d'Études Romanes (4), 2000.
- JEREZ RIESCO JL., *El Madrid de la Falange*, Madrid, Actas, 2006.
- LUCA DE TENA T., *Papeles para la pequeña y la gran historia*, Barcelona, Planeta, 1999.
- PAYNE S. G., *Falange. Historia del fascismo español*, Madrid, Sarpe, 1985.
- PENELLA M., *La Falange teórica*, Barcelona, Planeta, 2006.
- PRESTON P., *Las tres Españas del 36*, Barcelona, Plaza y Janés, 1999.
- PRIMO DE RIVERA Y URQUIJO M., *Papeles póstumos de José Antonio*, Barcelona, Plaza y Janés, 1996.
- VALDÉS LARRAÑAGA M., *De la Falange al Movimiento*, Madrid, Fundación Nacional Francisco Franco, 1994.
- <http://www.lafalange.org>